

Le Bon
Docteur Cogan

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Vicomte aux pieds nus

Gwaz-Ru

Eux autres, de Goarem-Treuz

Hervé Jaouen

Le Bon
Docteur Cogan



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2019.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0405-2

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Note de l'éditeur

Hervé Jaouen s'est donné pour ambition d'écrire l'histoire d'une vaste famille bretonne au xx^e siècle.

Plutôt que de remonter de génération en génération, l'auteur a préféré s'accorder la liberté d'aller et venir dans le siècle – de sauter de branche en branche de l'arbre généalogique, pourrait-on dire –, pour focaliser son attention sur des destins singuliers. Il s'agit en quelque sorte d'une mosaïque dont chaque élément serait un tableau achevé au sein d'une fresque dépeignant une région, la Bretagne, du point de vue spécifique de certains membres d'une famille d'origine rurale.

En conséquence, les ouvrages sont indépendants les uns des autres et l'ordre dans lequel le lecteur les découvre n'est pas déterminant.

Deux romans ont ouvert ce cycle romanesque, *Les Filles de Roz-Kelenn* et *Ceux de Ker-Askol*, dont le point de départ est le même. À la fin du XIX^e siècle, une jeune femme, Mamm Gwenan, meurt dans l'indigence du côté de Briec-de-l'Odet et laisse derrière elle deux orphelines, Jabel et Maï-Yann, qui survivront en mendiant de ferme en ferme avant d'être séparées, en Argoat, la Bretagne de la terre.

Le troisième volume, *Les Sœurs Gwenan*, est l'histoire d'une branche de la famille qui a fait souche en Armor, la Bretagne de la mer.

Ceux de Menglazeg poursuit et achève le destin de *Ceux de Ker-Askol*, à travers le destin de leur descendance, du côté de Laz, dans les montagnes Noires de Cornouaille.

Gwaz-Ru est le premier tome d'un diptyque. Du début du ^{xx}e siècle à 1944, c'est le portrait d'un Breton rebelle et libertaire qui quitte la servitude du métier de journalier pour le prolétariat urbain.

Le second tome, *Eux autres, de Goarem-Treuz*, mène les personnages de *Gwaz-Ru* et de sa femme Tréphine vers l'âge mûr et la vieillesse, en même temps qu'il nous donne à lire les destins variés de leurs sept enfants dans une Bretagne de l'après-guerre en pleine mutation.

Dans *Sainte Zélie de la palud* réapparaît l'une des sœurs Gwenan, Marie-Morgane. Le matin de ses noces elle avait disparu avec un homme dont la famille ignorait tout. Cet homme-là, c'était Paul Draoulec. Avant de devenir l'un des plus gros mareyeurs du pays bigouden, il a connu une enfance et une adolescence difficiles, auprès de sa mère, poissonnière ambulante et buveuse invétérée, l'inénarrable Zélie qu'il accompagnait dans ses tournées, et dans les bistrots. C'était au début des années 1930, sur les chemins de la palud de Penmarc'h...

Le Bon Docteur Cogan mène le lecteur dans les monts d'Arrée où s'installe, peu avant la deuxième guerre mondiale, un médecin venu de Paris avec femme et enfants. Qui étaient-ils et d'où venaient-ils

vraiment, ces étrangers au pays d'Arrée ? Yvonne Trédudon, petite paysanne du coin, lointaine cousine de Gwaz-Ru, entre à leur service. Seul témoin encore en vie, presque centenaire et pensionnaire d'une maison de retraite, elle revit les événements qui ont scellé le sort des Cogan.

Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé et toute homonymie avec des noms propres et des noms de lieux privés seraient pures coïncidences.

Prologue

Huelgoat, 2018.

Bien que mon rôle, ici, soit celui de simple copiste, je crois devoir livrer aux lecteurs quelques mots d'introduction au récit confié à mes bons soins de rédactrice par mon amie Yvonne Trédudon.

Je m'appelle Marie-Françoise Baraer et je viens de fêter mon soixante-quatorzième anniversaire. Je suis née à Huelgoat en 1944, rue Robinson, anciennement rue de l'Abattoir. J'ai une fille et trois petits-enfants. Ils vivent au Canada, nous communiquons par Skype. Il a bien fallu que je m'initie aux techniques nouvelles, et je concède volontiers que c'est absolument magique de les entendre et de les voir sur l'écran

de mon ordinateur. Ils me pressent de traverser l'Atlantique, mais je ne suis pas une grande voyageuse. Je n'ai pris l'avion qu'une seule fois, avec mon mari, pour aller aux Baléares. Nous étions dans notre cinquantaine, nous avions voulu suivre la mode des vacances au soleil. La chaleur, l'agitation et au retour un vol retardé de neuf heures nous avaient guéris des voyages organisés. Nous habitons Quimper. Jean, mon mari, travaillait à la mairie, j'étais assistante sociale à la DDASS. Retraités à soixante ans, nous avions tout pour être heureux, même si nous ne voyions pas grandir nos petits-enfants autrement que sur un écran, sauf quand ils traversaient l'Atlantique, environ une fois tous les deux ans.

Une rupture d'anévrisme foudroya mon mari en 2008. Ce fut une catastrophe

à laquelle je n'étais absolument pas préparée. Je n'avais jamais envisagé qu'il pût partir en premier. Notre maison de Quimper me parut soudain immense. Pendant plusieurs semaines je crus entendre Jean vaquer à ses occupations, bricoler au sous-sol, fendre du petit bois, toussoter au lit, à mon côté. Tout me rappelait sa présence, des objets les plus précieux – notre photo de mariage au-dessus de notre lit – aux plus triviaux : son bleu de chauffe dans l'abri de jardin, la clé tordue de la porte d'entrée qu'il avait rectifiée sur son établi, à la cave les bouteilles de bon vin, et dans le tiroir du buffet de la cuisine le tire-bouchon, que j'ai fini par jeter car sa vue ressuscitait nos dîners en amoureux. Si je ne voulais pas devenir folle de chagrin, il fallait que je déménage.

C'est la guerre qui a décidé de ma naissance à Huelgoat. Mes parents, Brestoïis, avaient fui les bombardements, mais à la différence de la plupart des réfugiés évoqués ci-après par la narratrice de l'histoire des Cogan, ils n'avaient pas eu à chercher où loger. Tout naturellement, ils vinrent habiter chez grand-mère, la mère de ma mère, veuve d'un poilu gazé pendant la guerre 14-18. Après la Libération, mes parents retournèrent à Brest où ils se lancèrent dans le commerce ambulat de bonneterie, une activité très exigeante, si bien que je passais toutes les grandes vacances chez grand-mère, et cela durerait jusqu'à ce que je succombe à l'attrait des surprises-parties brestoïises, à l'âge des premières amours.

Lorsque Jean et moi fûmes fiancés, je pris soin de l'amener chez grand-mère. Elle nous fit des crêpes dans la cave, bilig

posée sur le feu dans l'âtre, et nous étions assis sur des billots de cyprès. Je crois que cette scène fut très déterminante pour notre union future. Jean avait aimé grand-mère, il était digne d'être aimé.

À la mort de grand-mère, le règlement de la succession fut négligé et la maison demeura en indivision entre les membres de ma famille maternelle. Après le décès de ma mère, personne n'en voulut, sauf moi. Jean se moqua : « Qu'est-ce qu'on en fera, de cette bicoque ? » Il n'empêche que dès la première nuit il succomba à ses charmes. Nous fîmes l'amour sous les lambris qui n'avaient pas été repeints depuis la guerre. Quand nous nous séparâmes, comblés, j'eus un petit rire étouffé. Nous avons fait la chose dans le lit où j'étais venue au monde.